

RECADENCE

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



Anita

Anita Berger avait du mal à trouver le sommeil dans le vol Air France qui la ramenait de Chicago à Paris. Ses parents devaient venir l'attendre à l'aéroport. Les retrouvailles seraient un joyeux moment, puis ils iraient à Chartres dans la maison familiale où Hugo, son frère aîné, la soumettrait à des tonnes de questions. « Les cours, comment étaient les cours ? Et le campus, était-ce sympa, as-tu fait la fête ? Laisses-tu un amoureux à Chicago ? As-tu eu des aventures ? Belle comme tu es, tous les mecs devaient être à tes pieds ? » Elle devrait s'expliquer, dire qu'elle n'était plus tout à fait la même. Il ne comprendrait pas. Comme elle, Hugo avait fait Sciences Po Paris, il en était sorti deux ans auparavant et travaillait maintenant dans la finance.

Anita voulait être journaliste, être une belle conscience. Alors, pour son année de bachelor à l'étranger elle avait choisi Northwestern University, à Evanston en banlieue

nord de Chicago : plus précisément The Medill School of Journalism, l'une des écoles de journalisme les plus prestigieuses au monde avec quarante prix Pulitzer parmi les anciens élèves.

Elle louait une chambre au Evanston Place Apartments, à cinq minutes à pied de l'université. Le grand luxe : pour 1 750 \$ par mois elle avait accès à un salon moderne, une salle de sport, une cuisine commune, une laverie et une piscine sur le toit avec un coin barbecue. L'immeuble tenait de l'auberge espagnole ; un soir Anita avait dénombré jusqu'à dix-huit nationalités. Elle fit rapidement la connaissance de Jean et Hélène, les deux autres Français de la résidence avec lesquels elle noua une amitié d'attente, de celles qui s'installent à l'arrivée dans un groupe, de ces amitiés qui viennent à se déliter au fil de rencontres ultérieures. Sa première vraie amie fut Jane, une Américaine de Chicago avec qui elle dut travailler en binôme sur le sujet : *Should the media comment on court decisions*¹? L'affaire Anthony Porter² servit de point de départ à leur exposé qui fut crédité d'une très bonne note. Jane fit découvrir sa ville à son amie française. Anita avait pleinement conscience qu'elle vivait à vingt ans un moment de vie entre parenthèses qui la construisait. Elle en appréciait

¹ Les médias doivent-ils commenter les décisions de justice ?

² En 1999, des étudiants de l'école de journalisme de Northwestern découvrirent l'information qui permit de sauver le détenu Anthony Porter du couloir de la mort deux jours avant son exécution. Depuis, l'association Medill Innocence Project a permis de sauver neuf autres innocents de la chaise électrique.

tous les instants, tous les aspects, jusqu'à cette soirée dans un sous-sol aménagé en loft où Jane l'avait entraînée un vendredi soir. Sur une table, des chips de toute forme et de tout parfum constituaient l'essentiel de la nourriture, quelques bouteilles de Coca-Cola apportaient une touche sucrée à ces saveurs qui font la renommée de la malbouffe américaine, des bières occupaient le reste de l'espace. Le peu d'oxygène était saturé de fumées prohibées. Des garçons et des filles fumaient et buvaient affalés sur des coussins informes. La musique très forte ne permettait pas de parler et danser aurait paru incongru. Anita comprit que chacun n'était ici que pour se mettre minable. Seule, elle aurait fui : avec Jane elle resta. Elle avait déjà beaucoup bu. Encore lucide, elle refusa un de ces comprimés qui circulaient. Une fille, dont les pupilles paraissaient démesurément vides, laissa un garçon lui arracher sa culotte qui vola de mains en mains allumant au passage une traînée de phéromones à l'ecstasy. Un second garçon prit la fille par les cheveux et lui mit de force son sexe dans la bouche, pendant que le premier lui maintenait les cuisses écartées pour la pénétrer violemment. Était-elle consentante ? Anita en doutait, lorsque la main s'enroula sur sa gorge et que son jean fut arraché. Ils étaient deux, ou trois ; elle sentit une autre main aider un sexe à la pénétrer. Elle s'évanouit pour fuir la réalité, fuir la douleur, fuir l'image de son jeune corps torturé, fuir ces monstres qui faisaient partie de sa communauté. Elle ne sut jamais lesquels de

ces garçons ordinaires, pour la plupart étudiants à la Northwestern, l'avaient violée.

Elle se réveilla sous les caresses de Jane. Elle aussi avait été la cible de ces connards sous ecstasy³, mais l'un de ses agresseurs reçut un coup de talon dans le bas-ventre tellement violent qu'il avait dû partir se faire soigner. Elles sortirent, prirent un taxi et se réfugièrent chez Jane. Anita resta recluse tout le week-end, gorgée de honte et de désillusions sur ce campus dont elle avait rêvé, mais où le viol était banalisé. Il lui fallait la force de renouer avec le bonheur d'être une étudiante de la Northwestern University, sinon elle subirait une double peine : un viol et un échec. Le lundi elle retourna en cours.

*

Anita n'était déjà plus la même. Elle comprendrait, quelque temps après, que ce viol avait révélé sa véritable nature : elle était une combattante.

Elle fut effarée d'apprendre que 10,8 % des étudiantes américaines étaient violées en milieu universitaire⁴. Son viol, tous ces viols, apparurent à Anita comme le syn-

³ Ecstasy est une drogue psychoactive principalement utilisée à des fins créatives. Les effets souhaités comprennent des sensations modifiées, une énergie accrue, de l'empathie ainsi que du plaisir.

⁴ Selon les résultats d'une étude de 2015 de l'Association des universités américaines (AAU), près d'un quart (23,1 %) des étudiantes d'universités américaines interrogées auraient été victimes durant leur cursus d'une agression à caractère sexuel, dont 10,8 % ayant donné lieu à une pénétration.

drome barbare d'une décadence anticipant le grand col-lapse annoncé par les scientifiques et les intellectuels les plus alarmistes.

Son année d'étude à la Northwestern University prit alors pour Anita un sens différent. Ce moment entre deux tranches de vie, qui devait construire la femme, l'avait, par ce viol, déconstruite comme pour en révéler sa nature pro-fonde. L'heure n'était plus à l'hédonisme universitaire ; il lui fallait des armes pour lutter contre la décadence. Anita ressentait l'urgence d'explorer la matrice intellectuelle américaine, à commencer par cette pépinière d'idées de rupture qu'est une grande université de sciences sociales.

*

Elle commença par lire *Gender Trouble* de Judith Butler, le texte fondateur de la théorie des genres ; elle fut décou-ragée par un style hermétique aux limites de son niveau en anglais. Elle devra cet apprentissage à des cercles fémi-nistes très actifs sur le campus.

Des rencontres avec des militants anti-consuméristes, anticapitalistes ou altermondialistes, nourrirent sa compré-hension de la mondialisation de l'économie au profit des seuls capitalistes. Elle sut quel cours suivre pour appréhen-der le réchauffement climatique et les controverses sur l'origine anthropique de l'augmentation des gaz à effet de serre dans l'atmosphère. Elle assista également au cours

de Robert J. Gordon,⁵ qui venait de publier *The Rise and Fall of American Growth*. Elle rencontrait ainsi des militants de la décroissance qui guidèrent sa prise de conscience des enjeux écologiques et économiques.

Anita assigna ensuite à ses neurones la mission de procéder à une synthèse pour chacune des crises en cours ou latentes : crise environnementale, crise énergétique, crise économique, crise géopolitique, crise démocratique... Elle trouva dans la collapsologie⁶ un cadre de réflexion multifactoriel. Ce nouveau courant de pensée, né dans les années 2010, faisait intervenir l'écologie, l'économie, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, la biophysique, la biogéographie, l'agriculture, la démographie, la politique, la géopolitique, la bioarchéologie, l'histoire, la futurologie, la santé, le droit et même l'art.

⁵ Robert J. Gordon, économiste américain de l'université Northwestern, a publié aux États-Unis *The Rise and Fall of American Growth* (« Ascension et chute de la croissance américaine », Princeton University Press, non traduit). Au détour d'une longue plongée historique, ce théoricien de la stagnation séculaire dit pourquoi, depuis quarante ans, les innovations technologiques génèrent moins de croissance dans son pays et dans les pays industrialisés.

⁶ La collapsologie est un courant de pensée transdisciplinaire apparu dans les années 2010 qui envisage les risques d'un effondrement de la civilisation industrielle et ses conséquences. En France, Yves Cochet et Agnès Sinaï définissent l'effondrement comme « le processus irréversible à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis (à un coût raisonnable) à une majorité de la population par des services encadrés par la loi ». La collapsologie est nommée et portée à la connaissance du grand public par Pablo Servigne et Raphaël Stevens dans leur essai, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* publié en 2015.

Anita explora, travailla sans relâche, toujours ce viol au ventre, mais la résilience à portée d'idées de rupture avec la décadence de la société. Ses amis ne faisaient que la croiser entre la résidence, l'école, ou dans des bars en pleine discussion avec un utopiste platonique ou un idéaliste activiste.

Elle prit contact avec une cellule *Extinction Rebellion*⁷ tout juste créée sur le campus, mais ne s'associa pas aux actions de rue, comme ce blocage d'un fast-food au centre de Chicago. La junk food et les ravages écologiques des industries agroalimentaires entrèrent également dans son champ d'investigation. Il était temps qu'elle se repose, pourtant elle ne dormait pas dans l'avion qui la ramenait en France.

⁷ Extinction Rebellion, XR, est un mouvement social écologiste international qui revendique l'usage de la désobéissance civile non violente afin d'inciter les gouvernements à agir dans le but d'éviter les points de basculement dans le système climatique, la perte de la biodiversité, le risque d'effondrement social et écologique.

Les twin-powers

Anita se leva tard ce dimanche matin. Le jet-lag était prétexte à flâner dans son lit et goûter le bonheur de se réveiller lentement dans cette maison qu'elle aimait, de se laisser bercer par les bruits de la rue du docteur Maunoury qui lui parvenaient assourdis par le rideau d'arbres du jardin. Elle savait qu'en ouvrant ses paupières elle serait éblouie par ce trait de lumière si particulier qui se glissait entre les persiennes. Elle s'amusait à se souvenir des détails des belles demeures bourgeoises du quartier qu'elle retrouverait depuis la fenêtre de sa chambre mansardée.

Pour fêter son retour, la famille avait été convoquée à un déjeuner dominical : son père Marc, industriel et président du Tribunal de commerce, irrévérencieux sous ses allures de notable de province, sa mère Sophie, prof de Français au lycée Marceau, son frère Hugo et sa copine Agathe, pacsés depuis un an, qui attendaient un enfant pour la rentrée et Dominique, romancière à succès, sa tante maternelle chez qui Anita habitait à Paris le temps de ses études.

La veille, entre Roissy et Chartres, elle avait réussi à échapper aux questions embarrassantes, la fatigue lui conférant ce privilège. Aujourd'hui elle devait assumer, dire, effrayer ou mentir. Depuis plusieurs jours elle se préparait à ce moment qui serait la charnière entre Anita qui a tout pour être heureuse et Anita qui porte tout le malheur du monde. La dénonciation des crimes pédophiles commis par des prêtres, les accusations de harcèlement sexuel et de viols dans les milieux du cinéma et du sport, puis les révélations d'incestes dans des familles de l'élite française avaient fait exploser les tabous. Tous ces hommes et toutes ces femmes avaient eu le courage de parler : elle parlerait.

« Anita, on passe à table ! »

La salle à manger, à l'arrière de la maison, donnait sur une pelouse bordée d'hortensias et de rhododendrons. Les tomates mozzarella étaient déjà servies lorsque Anita entra sous les applaudissements. Elle raconta Chicago, ses cours, le gigantisme du campus, son logement, ses résultats brillants, éluda le sujet amants. Les profiteroles étaient avalées, Anita se leva.

— Je reviens de Chicago profondément transformée.

— Ah un discours ! dit son père.

— Ce que je dois vous dire demande du courage, mais je vais bien, rassurez-vous.

Tu nous inquiètes, dirent tous les regards autour de la table.

Anita se raconta.

— Dans d'une soirée, j'ai été violée. Un type me maintenait au sol et m'étranglait pendant qu'un ou deux autres me violaient.

— (...) Oh non !

— Ils avaient beaucoup bu et avaient fumé. Je me suis évanouie, je ne sais pas qui ils étaient. D'autres filles sous ecstasy ont été violées. Moi je n'avais rien pris, j'étais pleinement consciente.

— Mon pauvre amour, c'est atroce, dit sa mère en larmes.

— Qu'ont fait les flics ? dit Hugo décomposé.

— Je n'ai pas porté plainte, je ne savais pas qui étaient mes agresseurs et puis cela ne m'aurait pas apaisée. Je voulais continuer mes études sans être la Française qui l'a bien cherché en allant dans une soirée no-limit et qui se plaint ensuite aux flics parce qu'elle a mal au ventre.

— Une soirée no-limit !

— Ma copine ne m'avait rien dit, elle-même ne savait pas à quoi s'attendre.

— C'était quand ?

— Un mois après mon arrivée à Chicago, début octobre.

— (...) Et tu en es où dans ta tête, maintenant ? dit son père.

— La barbarie de ce viol sur un campus prestigieux m'est apparue comme le syndrome d'une décadence à laquelle ma génération se résoudrait pour n'avoir comme seule perspective que le collapse annoncé. Je reviens de

Chicago avec une urgence au ventre : redonner un futur à l'humanité.

*

Anita appela ses copains de Sciences Po, Martin et Louis Dupras, deux frères jumeaux sympathiques, beaux et brillants appelés respectueusement les *twin-powers* autour de la péniche⁸. Ils se retrouvèrent en fin de soirée à la terrasse d'une brasserie de la rue de Bretagne. Martin revenait de Johannesburg en Afrique du Sud, Louis de Kuala Lumpur en Malaisie. Anita était heureuse de les retrouver. Elle raconta son viol et celui d'autres filles le même soir sur le campus. Louis avait entendu parler de ces soirées no-limit.

— Ça m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai compris que ces viols en public sont la conséquence barbare de la décadence de notre société. Dans un monde sans futur, la civilisation se délite et de nouvelles barbaries remplissent les vides laissés par la faillite des politiques face aux crises climatiques, écologiques, économiques, démocratiques. Le tout-est-permis fait écho au tout-fout-le-camp !

— Tu en es arrivée où ?

— Cette bite qui m'a pénétrée éjaculait de la peur. La décadence est un indicateur avancé du collapse de l'humanité que l'on pense inéluctable.

— Très fort !

⁸ Nom donné à une longue banquette emblématique du grand hall de Sciences Po Paris, rue Saint-Guillaume.

— Je vais faire de ce viol le point de départ de la Reca-
dence. Aidez-moi !

Ils quittèrent la terrasse très tard. Anita, Louis et Martin
étaient devenus des combattants.

*

Anita avait su prendre le meilleur de son éducation bour-
geoise entre le symbolisme des flèches de la cathédrale, le
matérialisme des plaines de la Beauce et le réalisme pari-
sien à une heure de train. Son idéalisme résultait de ce
cocktail. Au lycée, ses amis tombaient sous le charme de
cette jolie fille pétillante aux discussions enflammées sur
la marche du monde et sur la journaliste qu'elle voulait
être.

Anita rencontra son premier amant sur le terrain de vol à
voile. Elle s'était découvert une passion pour le planeur
l'été de ses quinze ans. L'année suivante, elle obtenait son
brevet de pilote et « tournait » déjà des triangles de cinq
cents kilomètres au-dessus des plaines beauceronnes.

Cette année-là, elle venait de décrocher une mention très
bien au bac lorsque Jean fut recruté comme moniteur par
le club. Anita sut au premier regard qu'elle confierait
l'épanouissement de son corps à ce beau mec de trente ans.
Jean eut l'immense bonheur d'être son amant le temps
d'un été, mais seulement le temps d'un été, car Anita fut
admise à Sciences Po et partit s'installer à Paris chez sa
tante Dominique.

*

Les jumeaux sont nés d'une mère illustratrice de livres pour enfants et d'un père diplomate, lui-même fils et petit-fils de diplomates. Ballotés de lycées français en lycées français, au fil des postes de leur père dans des consulats en Asie puis dans des ambassades en Afrique, c'est finalement à Washington qu'ils passèrent le bac tous les deux avec mention très bien. Reçus à Sciences Po, ils s'installèrent à Paris dans l'appartement du quartier des Batignolles que leurs parents venaient d'acquérir.

Depuis leur plus jeune âge, former un duo s'était toujours imposé comme une évidence, mais aucune pathologie gémellaire n'était décelable chez Louis et Martin. Ils étaient semblables, mais distincts. Ils avaient chacun voulu faire Sciences Po et chacun visait l'ENA, empruntant l'un et l'autre leur ambition à la tradition familiale. Ils aimaient des filles très différentes, jouaient un peu de leur ressemblance, juste de quoi pimenter les libidos. Louis écoutait du rock, Martin du rap. Louis était passionné de littérature américaine, Martin d'art contemporain. Une fille qui tombait dans la toile des *twin-powers* avait de quoi y perdre la tête. Louis et Martin, qui vivaient heureux au pays enchanté des fils de bonne famille, n'hésitèrent pas une seconde à revenir sur terre pour s'engager dans Recadence.

Anita, Louis et Martin ne se quittèrent pas de l'été. En juillet, Anita fut invitée à Biarritz dans la maison de vacances des jumeaux, puis Louis et Martin passèrent le mois

d'août dans la chaumière que les parents d'Anita possédaient à Veules-les-Roses sur la côte normande entre Fécamp et Dieppe. Ils se levaient tôt, se baignaient à la plage, prenaient leur petit déjeuner au soleil de cet été caniculaire, faisaient l'amour, partaient pour de longues balades sur la plage à marée basse ou bien sur les falaises, dînaient et travaillaient tard. Ils étaient heureux de refaire le monde.

Recadence prenait forme et faisait sens. Ils préparaient leur rentrée.